



## **Chez nous**

### **Récit**

**Par A. Choné.**

A l'ami Léon Louis.

Je m'en allais vers mon vieux village, et, à mesure que je chevauchais, mille souvenirs, papillons aux ailes sombres ou gaies, venaient voltiger autour de mon cœur.

Voilà le coin de bois où l'on trouva, un matin d'hiver, le corps ensanglanté du garde Royer, tué à bout portant, par qui ?... On ne l'a jamais su.

Je le vois encore passer devant chez nous, le fusil en bandoulière, la face épanouie sur ses larges épaules, souriant aux enfants qui lui disaient : bonjour, de leur voix fraîche, tout en mordant à pleines dents à leur tartine de *latoire*.

Je le revois étendu dans la charrette sur un lit de paille, quand on le ramena du taillis... C'était le jour de la Saint-Nicolas, le jour de sa fête ; je m'en souviens bien !... Voilà la pièce de terre *de la Famine* où j'avais si froid aux doigts et aux oreilles, à l'automne, quand je conduisais ma herse au milieu des mottes toutes blanches de givre. Des bandes de corbeaux croassaient autour de nous, guettant les souris chassées de leurs cachettes par les longues dents de fer... Et je me revoyais tout petit, le fouet sur le cou, les mains dans les poches, m'en retournant à midi vers la ferme ; je reniflais déjà avec gourmandise l'odeur chaude de la bonne soupe au lard et aux choux qui m'attendait là-bas... chez nous.

Il fait froid aussi ce matin ; voici l'hiver ; les chaumes sont déserts, et dans le ciel terne les alouettes se cherchent, s'appelant de leur petite voix triste, chantant l'adieu au beau soleil d'été.

Des deux côtés de la route, les grands peupliers, ces peupliers qu'on voit de si loin, en longues lignes, monter et descendre à même de nos collines, grelottent sous la bise ; et de leurs branches raidies, tombent une à une les feuilles aux reflets de vieil or...

Au coin du bois, là-bas... non, il n'est plus là le grand chêne, au feuillage touffu, aux rameaux vigoureux, où nichaient chaque année les tourterelles, où se cachaient les grives quand on les chassait des luzernières... On a peut-être fait des affûts de canon, de ce chêne, verdoyant asile de leurs chansons et de leurs amours !

A gauche nos deux coteaux de vignes, nos *Jumelles*, mamelles monstrueuses d'où s'écoulait tous les ans le lait pourpré et généreux qui devint notre sang, ce sang bleu du paysan Lorrain, ce sang qui bouillonne pour la Patrie et la Liberté...

Plus loin, la forêt de Saint-Jean-Fontaine. Dans une clairière, la maison du garde, au toit rouge, à la façade blanche, chatoie doucement dans la sombre verdure de la forêt.

Nous allions, près de là, dans un taillis, cueillir la fraise parfumée des bois, la mûre et la noisette, et danser sur le gazon émaillé de l'argent des muguet, et de l'or des coucous, le jour de la fête ; oui, jadis nous y allions, là-bas, le jour de la fête... Aujourd'hui, derrière le grand hêtre qui domine la crête, se dresse sombre, menaçante, la silhouette d'un gendarme prussien. Non, nous n'irons plus cueillir la fraise dans le bois de Saint-Jean-Fontaine, ni danser au milieu des muguet et des coucous... Enfants ! voilà les loups qui passent ; cachez vos rouges tabliers !...

Nous voici au *Haut des Bornes* ; au-dessous de nous, dans un fouillis sombre d'arbres fruitiers, le village d'Arracourt, qui s'étire paresseusement sous les panaches bleus de la fumée de nos foyers. De cette buée nacrée qui flotte comme un léger voile au-dessus de la vallée et des groupes de maisons, s'élèvent mille cris confus : cris d'enfants échappés de l'école, hennissements, beuglements d'animaux revenant des champs, claquements de fouets, grincements d'essieux de charrues, clameurs assourdissantes d'oies poursuivies par quelque chien hargneux, cocoricos vainqueurs des *jâlats* qui se répondent d'une ferme à l'autre.

Tous ces bruits discordants forment une rustique symphonie cadencée par le tintement clair des cloches qui sonnent midi à pleine volée.

... A quelques pas du village, dans un enclos rempli de poiriers et de kouetchers, le vieux père D... arrache ses pommes de terre.

- *Tiens ! ça vo, mo pôre afant !*

- *Oui, ça meu, père D... V'allez tojo bin ?*

- *Oh ! nênni ! J'n'a pus ouê côriet, allez ! pôre afant !* (je ne suis plus guère souple).

- *Et lè mère Françoise ?*

- *Mais l'a môtche depeu longtemps.*

Et le vieux paysan fit un geste de résignation :

- *Ce sret bintôt mo to, allez !* (ce sera bientôt mon tour)

Oh ! les bonnes gens ! les bonnes gens ! On se salue, on se tend les mains ; et les compliments se croisent, et les promesses de boire une chopine ensemble s'échangent sur le seuil des portes.

Enfin j'arrive chez la bonne mère Roy, là-bas, au bout du village, vis-à-vis l'Église. Je n'irais jamais, oh ! jamais chez nous sans aller embrasser la brave maman Roy qui me donnait jadis de si bonnes noisettes, et de si bonnes tartines de confiture.

J'avais plaisir à la faire *endêver*, à lui dénouer les brides de son bonnet, à lui lancer des toutes petites pichenettes sur le nez, quand elle me grondait. A chaque voyage, tous les ans, elle me dit :

- *Venez que j'vo r'embressehhe, ça po lé dairrère fois, mo pôre petiat ! J'a moult vîsse, nemez ?*

Et tous les ans je la retrouve sur sa chaise en vieux chêne. Mais elle est bien *vîsse* (vieille) tout de même ! Elle a l'échine toute courbée, à force de piocher la terre ; on dirait que la main du Temps l'a pliée en deux comme une branche de pommier.

- *Venez, que j'vo rouêtehhe* (venez que je vous regarde).

Elle me conduit près de la fenêtre et me caresse de ses bons yeux de grand-grand'mère.

- *Oh ! qu'vâtez grand ! qu'vâtez grand !*

Puis on vide une bouteille de 65 avec le père Philippe, qui me parle du Grand Napoléon, et d'Austerlitz.

Il a été à Sébastopol, le père Philippe, en Italie, partout ; il a fauché les Russes par centaines, et démoli les Autrichiens par milliers.

En 70, il a voulu partir dans les francs-tireurs, mais la mère Philippe a haussé les épaules, en l'appelant : vieux fou !

Maman Roy sourit de nos bavardages ; quand je me lève pour partir, elle me prend par la main et me regarde longuement.

- *Oh ! lo pôre petiat, lo pôre petiat ! Dire que je n'lo voirai pus ! je meurrerai l'ennaye-ce, allez !*

- *Nenni ! mère Roy, l'ennaye qui vint j'vo dénouerai ca les corriattes de vot'bonnat ; eune bonne fôme comme vo ne doue jemê meuri !*

Adieu nos gens ! adieu chez nous ! Je reviendrai l'année qui vient.

